

***Le Voyage en Orient de Chateaubriand, Textes rassemblés et présentés par Jean-Claude Berchet, Houilles, Manucius, 2006, 347 p.***

Le programme des agrégations de Lettres 2007 a mis à l'honneur l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de Chateaubriand, à l'occasion du bicentenaire du voyage en Orient que l'auteur effectua de juillet 1806 à juin 1807. Parmi les manifestations scientifiques suscitées par l'événement, il faut signaler tout particulièrement deux journées de colloque (19-20 octobre 2006) organisées par la Société Chateaubriand à l'École Normale Supérieure d'Ulm, dont les actes – *Le Voyage en Orient de Chateaubriand* – ont paru un mois plus tard sous la direction de Jean-Claude Berchet, à qui l'on doit déjà la nouvelle édition de référence (Gallimard, « Folio classique », 2005). Ce colloque international a rassemblé une quinzaine de contributeurs d'horizons divers, universitaires, chercheurs CNRS, membres de l'EHESS ou diplomates, et a permis de mettre en lumière les multiples facettes de l'écriture viatique chateaubriandienne. Les communications se trouvent regroupées en six sections, dans le souci d'aborder le récit pour lui-même, dans son ensemble et sa complexité.

La présentation de Jean-Claude Berchet, « Un *Itinéraire* à la croisée des chemins », rappelle que la tradition générique de la littérature de voyage est encore assez indéterminée à l'époque, ce qui autorise un espace de liberté mêlant récit et tableau, en somme une « formation de compromis ». Elle souligne le caractère inédit d'un tel itinéraire, qui évolue vers une individuation du voyageur et de sa spécificité mémorielle, et constitue un véritable *pasticcio* poétique en même temps qu'un plaidoyer pour la liberté politique.

« Un Orient compliqué » aborde à l'orée du recueil la question diplomatique – « La politique de la France impériale en Orient », par Jacques-Alain de Sédouy qui évoque la figure de l'ambassadeur Sébastiani – et idéologique. Le fait est que Chateaubriand retient surtout l'idée d'un « choc » entre chrétienté civilisée et monde musulman « barbare », dans la grande tradition des croisades : il perpétue et radicalise de la sorte des préjugés peu reluisants à nos yeux de modernes. Concernant la « question grecque », Jean-Paul Clément note que pour le voyageur encore peu philhellène (avant la *Note sur la Grèce* de 1825), le mythe et le « charme des souvenirs » sont supérieurs à la réalité historique : la Grèce contemporaine est largement dévalorisée (et sous-estimée, alors qu'émerge un nationalisme), présentée comme un pays d'amnésiques avilis indignes de leurs brillants ancêtres, cependant que les deux pôles symboliques d'Athènes et de Sparte continuent de structurer

l'espace imaginaire du récit. Toujours en un schéma binaire, Chateaubriand fustige le despotisme ottoman de manière caricaturale, fait observer Gilles Veinstein (« Chateaubriand et les Turcs ») qui rétablit la distinction entre élaboration idéologico-littéraire et vérité historique.

Dans la partie « Genèse et réception », Alain Guyot livre « Un point de vue stylistique sur la genèse du récit » à travers les notions de tension dramatique, d'unité tonale et d'autobiographie. *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* se trouve replacé dans la perspective d'une (r)écriture toujours en évolution, de l'avant-texte que représente le *Journal de Jérusalem* aux *Mémoires d'outre-tombe*, en passant par *Les Martyrs* de 1809. « Les réactions de la presse » sont ensuite passées en revue par Guy Berger et Bernard Degout : les deux articles de Chateaubriand dans le *Mercur de France*, esquisses de *l'Itinéraire*, ont un fort retentissement dès 1807, puis le récit de 1811 est loué à la fois pour son aspect politique et littéraire, la fidélité et l'imagination dont il témoigne. Bernard Degout évoque enfin la filiation « Du voyage en Orient aux *Mémoires de ma vie* », ébauche des *Mémoires d'outre-tombe* dans l'élaboration d'une écriture-monument.

La section « La Bibliothèque et la mémoire » permet de mesurer à quel point le poids des lectures se substitue bien souvent aux « choses vues » dans l'esprit de l'auteur, qui convoque de multiples intertextes anciens ou modernes tout au long de son périple et voyage autant dans l'espace que dans le temps et le patrimoine culturel occidental. Philippe Antoine (« Un compagnon de voyage : *le Jeune Anacharsis* ») étudie ainsi l'impact diffus du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (1788) de l'abbé Barthélemy, qui mêle déjà Histoire, Poésie et Fable et laisse affleurer une lecture du présent. Les ambitions « antiquaires » du voyageur sont évoquées par Elisa Gregori (« Un Pausanias à la main : Chateaubriand archéologue ») : Chateaubriand, sur le mode amateur, se montre fasciné par les vestiges du passé monumental, les questions de conservation et de commémoration, mais son archéologie est davantage celle de la mémoire et des livres. De même, il « textualise » le paysage notamment grâce à Homère ou Pausanias la description se nourrit du liant de la citation qui acquiert un rôle constructeur. Marika Piva souhaite déployer ce travail de la citation – directe, indirecte voire invisible : les *auctoritates* permettent à Chateaubriand de composer une véritable marqueterie polyphonique et polyglotte (sans négliger de recourir parfois à l'autotextualité !). En somme, *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* devient un voyage dans la bibliothèque de l'« honnête homme » par une anamnèse historique et culturelle, une « sorcellerie évocatoire » fondée en grande partie sur une

« poétique du nom » illustre, que Philippe Berthier interprète comme un véritable rite résurrectionnel destiné à pallier la défection du réel.

« Genres et significations » s'intéresse à la plurigénéricité de *l'Itinéraire*, qui entrelace expérience collective, codes littéraires et mythologie personnelle. Avec « Un pieux voyageur », Patrizio Tucci retrace la tradition des relations du pèlerinage en Terre Sainte depuis le Moyen Âge, dans laquelle s'inscrit explicitement Chateaubriand qui réaffirme dans le texte son statut de grand écrivain catholique et son identité de noble Franc. La nostalgie de la spiritualité et de l'éthique de la chevalerie inspire un schéma narratif directement hérité du modèle épique, comme l'analyse Jean-Marie Roulin (« La référence épique ») : *l'Itinéraire* permet, par un déplacement de la perspective d'énonciation, de repenser l'épopée des *Martyrs* vouée à l'échec, de reformuler le lien entre poésie et Histoire dans le contexte de la France révolutionnée le voyageur en quête de gloire marche sur les traces de ses ancêtres en une géographie symbolique et poétique, dernier témoin d'une lignée héroïque mais également contraint à un toujours énigmatique « adieu aux Muses » final. Cela n'empêche nullement le comique d'interférer à différents niveaux : Fabio Vasarri, dans « Du portrait comique à la statue du Rire », aborde un aspect généralement peu connu de l'écriture de Chateaubriand et relève des formes de satire ou de persiflage allant jusqu'à la dimension métaphysique du rire *l'homo viator* sait affronter la désillusion et le nihilisme en ses pérégrinations.

La section « Rencontres avec le sensible » est l'occasion de rappeler que le parti pris classique de l'auteur autorise malgré tout des incursions en « style bas » et une attention aux détails possiblement dissonants du quotidien : Jacques Dupont (« Les chemins de traverse ou le monde et ses surprises ») s'intéresse aux « provocations » de la sensation subjective contingente comme autant d'écarts et de péripéties dans un fil narratif déjà chaotique, et Jean-Claude Bonnet décrit « Le voyageur à table », « hôtellerie errante » euphorique et parfois symbolique aux accents picaresques.

« Sémiologie des identités » aborde enfin l'identité du sujet à reconstruire dans une dialectique avec le monde, une anthropologie de la différence. Jean-Marie Roulin dessine un itinéraire initiatique par lequel le voyageur définit une patrie symbolique, « troubadour », celle de Saint-Louis (« La Patrie : l'exilé, le grand homme et le chevalier »). Arnaud Bernadet étudie dans « L'Orient de la langue » le rapport entre langues – anciennes comme modernes – et altérité : l'Orient ressortit à une sémiotique, entre Babel et l'utopie du grec. Comme le démontre enfin Sarga Moussa (« Les catégories de la différence »), Chateaubriand cultive une

certaine xénophobie – réutilisant en partie le discours de l'Europe des Lumières – qui ne va pas sans fascination : le voyage devient une rencontre des « monstres », et une forme d'« altération » de soi.

Dans un parcours ritualisé à l'extrême et balisé par des signes textuels forts, sans cesser de faire avec beaucoup d'érudition « un voyage avec des voyages », Chateaubriand affirme dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* un désir d'originalité auctoriale qui lui confère une position d'œuvre charnière du genre viatique. Entre mosaïque et palimpseste, méditation sur l'Histoire et sur le pouvoir de l'écriture, ce texte composite aura été au fil des pages abordé sous divers angles complémentaires (politique, idéologique, sémiologique, anthropologique... mais assez peu esthétique), genres et registres concurrents – sublime, trivial, parfois parodique.

Théâtre de la mémoire et de la culture autant qu'expérience réelle de voyage en terre résonante, *l'Itinéraire* ne cesse de faire retour sur lui-même dans l'optique d'un ressourcement en profondeur de la littérature – le titre exact du récit n'est-il pas *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris* ?

Élodie Saliceto (Université de Saint-Étienne, UMR LIRE)